L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 13 AVRIL 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
SAMEDI, 13 AVRIL 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Le Collectivisme en France.

Une foule d'honnêtes gens croient très sincèrement que la France est le véritable foyer du Socialisme révolutionnaire ou du Communisme, et que c'est de là qu'il partira pour bouleverser le monde, si jamais il le bouleverse. C'est là une grosse erreur, quoique les apparences semblent, au premier abord, justifier, chez eux, cette opinion.

Il est très vrai que, dans les clubs socialistes de certaines grandes villes de France ; qu'à Paris, surtout à la Chambre des Députés, la grande forteresse d'où les socialistes bombardent la société à tout propos et hors de tout propos, avec une violence qui n'est égalée que par l'incroyable tolérance des gouvernants, ils font plus de tapage que partout ailleurs. Mais comptez-les ; combien sont-ils ? Quatorze à quinze interpellateurs, qui font plus de bruit à eux seuls que tout le reste de la Chambre. Ils savent bien qu'ils seront battus. Peu importe, ils parlent tout de même, ils parlent toujours. Cela fait illusion ; cela leur donne une apparence de force. On croirait volontiers qu'ils ont la France derrière eux ; ils n'ont qu'une infime minorité qui n'est malheureusement pas la crême de la nation. La crême monte à la surface dans le calme, dans le repos. Pour y faire remonter la lie, il faut le trouble, il faut secouer violemment le vase. C'est sur le trouble, sur la violence, sur la révolution qu'ils comptent, en effet, pour réussir; ils sont tous révolutionnaires. Ils ne craignent même pas de s'intituler: socialistes révolutionnaires.

Essayons, cependant, de nous rendre compte du milieu dans lequel ils s'agitent et sur quelles ressources ils peuvent fonder quelqu'espérance de victoire.

Voici des chiffres puisés à des sources authentiques et qui donnent une idée juste de l'état de la propriété individuelle, en France, à l'heure qu'il est.

A la fin du 18e siècle, il n'y avait pas plus de 4 millions de propriétaires. Grâce à la diffusion des biens des émigrés et du clergé et, surtout, aux lois nouvelles sur les successions, en 1825, il y avait déjà 6 millions et demi de propriétaires. En 1850, le chiffre s'en élevait à 7 millions et demi. Un peu plus tard, il montait à 9 millions. Aujourd'hui, il est de 15 millions 49,000, se divisant ainsi : Propriétés non bâties,—non améliorées, comme on dit ici—8,454,000 ; propriétés bâties, ou améliorées, 6,595,000.

Or, la France ne compte pas tout-à-fait 40,000,000 d'habitants. En admettant que les propriétés de la femme ne soient pas confondues avec celle du mari, il reste toujours les enfants qui, eux, ne sont pas propriétaires, ce qui fait doubler le chiffre des propriétaires relativement à la population. Il suit de là que la propriété représente en ce pays l'immense majorité des habitants. Comment veut-on que, dans de pareilles conditions, le collectivisme puisse prendre racine.

La France est, au monde, le dernier pays où puisse s'implanter ce que l'on appelle le communisme.

De San Francisco à la Nouvelle-Orléans.

(*Suite*).

(Voir les numéros des 5 et 6 avril dernier.)

Le lecteur impatient de me suivre à travers ce paradis terrestre qu'on appelle la Californie, a dû maugréer contre moi, et me lancer même quelques anathèmes que je semble mériter. J'ai cessé d'écrire subitement, sans dire gare, et on a peut-être, depuis, fièvreusement ouvert l'*Abeille*, chaque matin, pour y chercher une *suite*.... toujours absente. Ce n'est pas que j'aie la prétention de croire que ma prose maigre et peu élégante puisse intéresser, non ! Heureusement que, parmi les nombreux défauts que je me connais, je n'ai pas celui d'être un fat. Mais je suis persuadé que les pays, les choses, les us et coutumes que je me suis engagé à décrire sont dignes de captiver l'attention de ceux qui ne les connaissent pas.

Chose promise, chose due, je le sais, et je "plaide coupable," comme on dit au Palais en ce pays. Cependant, je me permettrai de donner quelques excuses qui atténueront mon *défaut*, contre lequel on n'aura pas encore *procédé*, je l'espère, et qu'on me pardonnera, d'autant plus que je viens aujourd'hui payer ma dette avec usure.

A Los Angeles et à San Francisco, j'ai rencontré des Louisianais et des Français ayant habité la Louisiane. Quel bonheur pour eux de me voir ou de me revoir! de parler ensemble des amis communs, de nos connaissances, de notre belle et surtout bonne ville du Croissant! C'était à qui m'aurait, pendant une journée, une soirée, ou seulement quelques heures. C'était à qui se mettrait à ma disposition pour me renseigner, me guider, me conduire aux bons endroits. Et les déjeuners succulents succédaient aux plantureux dîners, les promenades à travers la ville et les monuments, aux courses à travers la campagne verdoyante et fleurie. Qu'on me dise maintenant si je ne suis pas mille fois excusable d'avoir oublié pendant 8 à 10 jours notre excellente *Abeille* et ses bons et braves lecteurs.

Maintenant que j'ai obtenu mon pardon, j'en ai la conviction certaine, et avant d'aller plus loin, je veux dénoncer quelques-uns de mes complices, ceux qui m'ont aidé—on peut être bien conduit à manquer à ma parole. Il faut bien que je leur passe une partie des malédictions, si tant est qu'il y en ait eu de lancées contre moi.

A tout seigneur, tout honneur. Grâce à une lettre d'introduction que m'avait remise mon ami, l'éminent juge de Circuit, le major R. T. Beauregard, j'ai fait la connaissance,—hautement appréciable, et fort appréciée par moi,—de M. Georg. J. Denis, avocat des Etats Unis à Los Angeles, une lumière du Barreau californien. M. Dehis a vu le jour à la Nouvelle-Orléans, il y a passé ses jeunes ans, y a fait ses études ; sa famille y est fort honorablement connue et y réside toujours. Je laisse à penser quelle joie j'éprouvai, avant même de le connaître, d'entendre l'éloge de ce charmant créole dans toutes les bouches! Ses conseils font autorité dans tout l'état, et il est l'oracle de la colonie française de Los Angeles, assez nombreuse. M. Denis me reçut à bras ouverts, et se mit à mon entière disposition, avec un empressement dont je suis encore tout confus. Les renseignements et les lettres de recommandations qu'il me donna, me furent très utiles dans le cours de mon voyage.

A Los Angeles, j'ai retrouvé de vieilles connaissances : M. Paul Rocques qui, associé avec M. S. Vial, tient l'Hôtel National, l'un des plus beaux et des plus grands de cette ville ; M. Longau, qui est allé rétablir sa santé dans ce climat "chéri des Dieux," comme aurait dit Fénélon. J'y ai fait aussi la connaissance de plusieurs commerçants français éminents, le président de la Société Française, MM. Sainfous, Clavère, etc., etc.

A San Francisco, la première personne que j'ai vu, a été M. John Davis, si connu chez nous, des financiers, des commerçants, et surtout des habitués de l'Opéra Français. Il occupe là bas, une belle situation dans le commerce. Que nous avons, tous les deux, parlé de la *Nouvelle !* Que de souvenirs artistiques nous avons réveillés! Que d'amis communs sur lesquels nous avons.... potiné!—oh! en tout bien, tout honneur, s'entend.

A l'hôtel Gaillard, où je suis descendu,—et que je ne saurais trop recommander pour ses prix relativement réduits et son confort—j'ai fait la connaissance de M. George W. Adams et de sa charmante épouse, Créole, dont les familles, honorables entre toutes, sont bien connues en Louisiane et dans le second district de la Nouvelle-Orléans ; et, par l'intermédiaire de M. Adams, celle de M. Cuvelier, associé dans la maison de Framery, une très-forte maison d'importation.

Puis j'ai revu, avec un immense plaisir, de vieux amis, des Français, ceux-là : le Dr. Alfred Lamothe, neveu du regretté Léon Lamothe ; M. Cassubieih, dont les amis, à la Nouvelle-Orléans, se comptent par centaines; Lemard-elay, un penseur; et un inventeur dont le nom m'échappe, mais qui, bientôt, aura son retentissement.

Eh bien, à toutes ces connaissances, à tous ces amis, à tous ces Louisianais de cœur ou de naissance, revient la faute dont je me suis reconnu coupable. Lecteurs, jetez-leur la pierre si vous vous en sentez le courage et l'humeur.

Maintenant, poursuivons.

Los Angeles est une ville de fondation mexicaine, bâtie dans une vallée accidentée. La plaine s'étend à l'ouest jusqu'à la mer, qui n'est qu'à une distance de 30 milles environ. A l'est, elle est fermée par de hautes montagnes sur la cime desquelles brille encore une couche légère des dernières neiges; mais par ce qu'il neige en haut de ces monts, il ne faudrait pas déduire que la vallée de Los Angeles soit incommodée par cette froide et peu agréable visiteuse venue des hautes régions aériennes. Il règne, là, un printemps perpétuel. Jamais le moindre froid, jamais de grandes chaleurs. Constamment, venant de la mer, une douce brise qui tempère les ardeurs du soleil. Point d'insectes désagréables, et souvent tyranniques, vous forçant à dormir sous des voiles légers qui vous protègent contre leurs atteintes, ou vous obligeant à un mouvement perpétuel d'éventail pour les éloigner de votre figure.

Les fleurs s'épanouissent en toutes saisons dans les parterres et même dans les champs, et les légumes affriolants attirent le regard dans les vergers et aux devantures des marchands, à côté des fruits rouges, pâles, dorés. Jugez de ma surprise, en voyant des artichauts des asperges, des petits-pois, et même des haricots verts, à des prix que nous payons, chez-nous, quand ils sont en grande abondance sur le marché, c'est-à-dire un ou deux mois plus tard.

Une autre partie de la nourriture nécessaire aux humains devait aussi attirer mon attention : la viande. Quelles superbes boucheries on y rencontre ! Elles sont vastes, aérées, splendidement installées. Les étals sont de marbre, et tout autour des murs peints, suspendues à des crochets, des rangées de veaux et de moutons bien troussés, décorés à la mode française, appétissants à l'œil. Quelle différence avec nos "marchés privés" (*private markets*) de la Nouvelle-Orléans!

Mais, chose singulière, et dont je n'ai pu ni savoir, ni trouver la raison, la volaille est toute petite, maigre, osseuse. Pourquoi de la viande de si belle qualité, et de la volaille si chétive, dont le plus malheureux en Louisiane ne voudrait pas? Personne n'a pu me résoudre cette question.

LOUIS DE MONTPOUTIER.

(*A suivre*)

Convention d'immigration du Nord de la Louisiane.

Encore une convention en faveur de l'immigration ; cette fois, il s'agit spécialement d'appeler l'étranger, ou plutôt, les hommes du nord-ouest dans la région supérieure de notre Etat, dans la région cotonnière, non pas précisément pour y grossir la production du textile, mais pour y propager les différentes cultures dont s'accommodent si merveilleusement notre sol et notre climat.

Ce n'est plus un secret pour personne aujourd'hui, que, étant donné un produit agricole quelconque, susceptible de venir dans un climat modéré, ou même, semi-tropicale, il doit, toutes conditions égales d'ailleurs, procurer un plus gros revenu dans notre Etat que partout ailleurs. Les raisons en sont bien simples. Non seulement notre sol est d'une fécondité exceptionnelle, mais aussi le prix de la main-d'œuvre est moins élevé.

Etant donné un pareil état de choses, il est vraiment déplorable que nos terres restent à moitié désertes, à moitié incultes, par suite du manque de bras pour les féconder et les faire fructifier.

C'est donc avec bonheur que nous avons vu se réunir la nouvelle Convention du Nord de la Louisiane, en vue d'attirer dans ces fertiles parages l'immigration des agriculteurs du Nord et du Nord-Ouest.

Elle s'est réunie dans la paroisse Caddo et était présidée par le capitaine J. M. Foster.

Un détail qu'il est bon de relever et qui doit singulièrement encourager les planteurs de cette région à suivre la voie dans laquelle ils se sont engagés; c'est qu'ils ont pour eux les compagnies de chemins de fer qui leur promettent leur appui et s'engagent à faciliter le transport des immigrants. Voilà donc le principal obstacle franchi ; car le premier problème à résoudre en fait d'immigration, c'est le déplacement.

Il a été décidé de former une organisation permanente ; de choisir des agents qui soient chargés d'aller faire au loin valoir les avantages de notre sol, de notre climat, et de faire imprimer à millions des brochures qui devront être distribuées, à droite et à gauche, dans les contrées où s'est manifesté le plus vivement le désir de venir s'établir dans notre Etat.

Un comité de quinze a été nommé, séance tenante. Il est chargé de solliciter la coopération, soit financière, soit personnelle, des juris de police des différentes paroisses de la région, des moindres villages, des planteurs individuellement, ainsi que des chemins de fer.

L'affaire est donc bien lancée. Nous lui souhaitons cordialement le plus grand succès. Elle le mérite et la Louisiane en a grand besoin.

LES TROIS OISEAUX.

J'ai dit au ramier : "Pars, et va quand même,
Au-delà des champs d'avoine et de foin,
Me chercher la fleur qui fera qu'on m'aime !"
Le ramier m'a dit : "C'est trop loin !"

Et j'ai dit à l'aigle : "Aide-moi ! j'y compte ;
Et, si j'eusse la feu du ciel qu'il me faut,
Pour l'aller ravir prends ton vol et monte !"
Et l'aigle m'a dit : "C'est trop haut !"

Et j'ai dit enfin au vautour : "Dévore
Ce cœur trop plein d'elle, et prends-en ta part.
Laisse ce qui peut être intact encore !"
Le vautour m'a dit : "C'est trop tard !"

FRANÇOIS COPPÉE.

La Vertu au Théâtre.

L'interview fleurit de plus en plus et ne connaît pas d'obstacle, écrit M. Henry Fouquier, dans le *Gaulois*.

Voici qu'en ces derniers jours M. A Dumas, ayant parlé des femmes de théâtre et des conditions de leur existence privée, un hardi compagnon a eu l'idée d'interroger les actrices elles-mêmes sur la vertu des actrices. Il s'est adressé pour cela à deux femmes connues et éminentes parmi les artistes françaises Mlle Bartet et Mme Jane Hading. Le *Gaulois* a donné les consultations écrites de ces femmes aimables et distinguées. Elles sont fort curieuses, ces deux lettres adressées à M. Aderer.

Elles disent beaucoup, mais laissent deviner davantage.

Pour les bien entendre, il faut savoir lire entre les lignes comme presque toujours pour les lettres de femmes. Ce n'est pas à tort qu'on a dit que dans une épître féminine, ce qui comptait souvent le plus, c'était les blancs. Je voudrais essayer de les remplir.

Ce qui est discuté dans ces deux lettres d'actrices, dont le talent est hors de conteste, c'est en réalité le fameux paradoxe de Diderot sur le comédien. On sait que dans ce morceau merveilleux de forme et criblé d'anecdotes amusantes, mais peut-être un peu superficiel, Diderot soutient que la sensibilité et l'émotion sont rares chez les comédiens et doivent rester étrangères à leur art qui est fait tout entier de l'étude attentive, de l'observation et de l'imitation de la nature.

C'est aussi l'avis de Mlle Bartet. Il n'est aucunement nécessaire, selon elle, que l'actrice fasse dans la réalité l'expérience des sentiments qu'elle interprète sur la scène.

"Ce qui importe, ajoute-t-elle, c'est que l'artiste ait une sensibilité vive et délicate."

Or, pour Mlle Bartet, les conditions actuelles de la vie théâtrale, le train habituel de l'existence des actrices, loin d'affiner leur sensibilité, ne font que la fausser.

L'éminente sociétaire estime qu'on ne s'affine qu'en vivant sur soi-même, qu'en cultivant secrètement son esprit et son cœur. Elle ne nie pas que la passion peut être une excellente école, mais elle incline à lui préférer le devoir, le culte de l'art pur et toutes les formes nobles de la vie. Elle conclut que rien ne s'oppose à ce qu'une grande artiste soit une femme vertueuse. Voici qui est fort bien ; mais Mlle Bartet ajoute que si une artiste peut être une femme vertueuse, "cela dépend de ce qu'elle met dans sa vertu". Toute la question est là, en effet, et, d'une adresse délicate, Mlle Bartet la laisse indécise et nuageuse.

Mme Jane Hading a répondu avec plus de netteté et de verdeur : style Comédie-Française et style Gymnase. Elle pense, comme sa camarade, qu'il n'est pas nécessaire qu'une femme de théâtre ait connu tous les sentiments que le poète dramatique la charge de représenter. Quant à la vie privée de l'actrice, Mme Hading ne dissimule pas son embarras devant le problème : "Si, dit-elle, on soutient qu'une femme de théâtre doit être un dragon de vertu, on dira que l'artiste qui répond ainsi est une poseuse ; si elle estime que l'actrice peut être une fantaisiste, on pensera que c'est une coquine." Pas moi, madame, pas moi! Je pense d'ailleurs avec vous qu'il n'est pas nécessaire d'être l'une ou l'autre et qu'entre des façons extrêmes d'entendre l'existence au théâtre, se trouve la vertu, tout au moins telle que l'entendent les philosophes et les moralistes, dont l'indulgence blâmée des pharisiens n'est cependant que de l'équité.

***

On voit que la question sur laquelle une enquête est ouverte est double : question d'art et question de morale sociale. Sur la première, bien que l'opinion émise par Diderot soit presque universellement acceptée, je ne veux pas la faire mienne sans quelques réserves. Je sais bien que l'émotion sincère profonde, sans le choix et l'atténuation des moyens d'expression, serait très dangereuse au théâtre.

Le conseil qui dit que pour faire pleurer les autres il faut commencer par pleurer soi-même est périlleux, si on entend que les pleurs doivent être trop vrais. La douleur, la colère, les sentiments violents restent rarement esthétiques. Quelle que soit la tendance contemporaine à aller à outrance vers la vérité, cette vérité trop absolue serait intolérable au théâtre.

Il est donc bien entendu que la sensibilité du comédien est une chose voulue, choisie, étudiée, réglée d'avance et que l'acteur, arrivât-il même à s'incarner dans son personnage, à en ressentir les passions, à *s'emballer*, comme on dit dans les coulisses, il doit toujours rester maître de lui de façon à dominer et à conduire son emballement même. Mais ceci bien fixé et dit pour les comédiens qui comptent sur leur tempérament et veulent jouer "de nature", je crois que l'observation des passions humaines ne peut être complète et que leur expression ne saurait être forte et touchante que pour les artistes qui en ont éprouvé quelque chose. Bien entendu, on ne saurait exiger que la tragédienne qui joue *Médée* ait égorgé quelques enfants. Certaines fureurs criminelles ne peuvent être représentées que par l'imagination qui les évoque. Mais des sentiments plus ordinaires, l'amour avec toutes ses nuances, coquetterie, tendresse, jalousie, gagneront à être exprimés par des artistes qui ne les auront pas ignorés.

Il se fait dans ce cas-là, entre la comédienne et la femme une sorte d'échange de sensations et d'art qui fait que l'actrice en scène peut évoquer un souvenir personnel qui met de la sincérité dans son émotion savante, comme la femme dans sa vie privée gardera souvent quelque chose de sa profession et jouera volontiers en ville, sincèrement aussi, quelque rôle de son répertoire. Il y a même des actrices qui jouent bien mieux ces rôles à la ville que sur les planches. Ce que Mmes Bartet et Hading ont voulu dire avec raison, c'est qu'il n'était pas indispensable d'avoir connu toutes les passions et pratiqué les scélératesses des héroïnes de théâtre.

Mais je crois qu'elles pensent comme moi, qu'une actrice pleurerait mal qui n'aurait jamais pleuré; serait une mauvaise Célimène sans un peu de coquetterie native, et qu'il manquerait quelque chose à l'expression de joies et de douleurs dont elle aurait seulement entendu parler. On raconte là-dessus une petite anecdote attribuée à une des Brohan donnant un amical et bon conseil à une jeune ingénue tout à fait ingénue. Si j'étais Diderot, je la raconterais !

***

Il me paraît donc bon que l'actrice ait au moins connu des passions ce qui peut en être avoué, et, par là, de la question d'art nous passons à la question sociale.

Je commence par déclarer, comme il convient, qu'une actrice peut être pleine de talent sans avoir connu d'autres émotions que celles de la vie régulière et conjugale. Mais avouons que c'est là une exception et que si l'actrice peut être une femme vertueuse, il faut voir cependant "ce qu'elle met dans sa vertu," comme le dit d'une façon volontairement obscure Mlle Bartet.

Je serai plus clair. Pour moi, la vertu des femmes de théâtre consiste à conserver de la dignité dans une existence libre. C'est là une opinion qui n'est pas tout à fait orthodoxe Mais ce qu'elle peut avoir de hardiesse sera excusé, je pense, si on constate que ce privilège des femmes de théâtre est consacré par la coutume mondaine. Des femmes de la plus scrupuleuse vertu n'hésitent pas à saluer et à complimenter dans les salons où elles les rencontrent les comédiennes et les chanteuses en renom, alors même que celles-ci auraient écrit le doux roman de leur vie sur les marges du code civil. Les actrices qui se marient renoncent à ce privilège, large compensation de l'ostracisme dont furent longtemps frappés les gens de théâtre. Celles qui descendent aux amours vénales le perdent et le compromettent. Mais entre la vie régulière et l'existence trop mouvementée, nombre de femmes de théâtre se sont créé une situation particulière et vivent fort heureuses et considérées sur la frontière des mœurs bourgeoises et des mœurs mauvaises.

Et s'il faut chercher la cause profonde de cette tolérance envers les femmes de théâtre, mode qui est en train de devenir une loi, je crois qu'on la trouverait dans cette pensée un peu égoïste que les gens de théâtre nous donnent le plaisir d'art qui nous est devenu le plus nécessaire, et qu'ils ne peuvent justement nous donner ce plaisir complet qu'en ayant une liberté nécessaire à la perfection de leur talent. La morale mondaine est une morale, en effet, dont le plus grand défaut est d'être quelque peu égoïste. Elle perd de sa rigueur toutes les fois qu'elle a une raison intéressée de s'en départir. En ceci, d'ailleurs, je suis loin de la blâmer, et ce n'est pas d'aujourd'hui que je tiens, dans la grande querelle qui dura deux siècles et se prolonge encore, pour la morale des jésuites contre celle des jansénistes.

En matière de théâtre particulièrement, ceux-ci allaient trop loin, et il faut bien accorder que le seul théâtre et les seules comédiennes ne sauraient être un pieux chef-d'œuvre de Racine joué dans un couvent!

LA PRIME EUROPÉENNE SUR LES SUCRES.

A l'heure actuelle, où les rentrées au Trésor provenant de la taxe sur le Revenu menacent de faire aux deux tiers, sinon complètement défaut à l'administration de Washington, il est opportun de revenir sur l'affaire des droits sur les sucres étrangers; droits qui ont, pendant près d'un siècle, été d'un si grand secours à l'Union, et lui ont seuls permis d'équilibrer tous ses budgets.

Ce qui s'agite depuis un an et plus au Congrès, c'est une question de vie ou de mort pour notre industrie sucrière.

Comment veut-on que nos producteurs luttent avec les fabricants de sucre allemands, par exemple ; qui reçoivent une prime d'exportation; à qui l'on dit : "Exportez, exportez autant que vous le pourrez, vous en serez récompensés. Plus vous encombrerez les autres pays de vos sucres, plus vous y gagnerez."

Naturellement ces braves gens-là travaillent avant tout pour l'exportation et en vue de battre leurs concurrents sur les marchés étrangers.

L'industrie de la Louisiane, du Texas, de la Californie, de deux ou trois Etats de l'Ouest en sont les premières victimes. Elle n'est pas envahissante, cette industrie ; elle ne demande qu'une chose, c'est qu'on ne l'étouffe pas chez elle.

Cela est si vrai que l'on proteste maintenant à peu près partout contre la prime, telle qu'elle existe en Allemagne et qui n'a d'autre effet que de réduire la consommation au dedans, en la frappant de droit exhorbitant et d'augmenter l'exportation, en l'exemptant de toute taxe.

Il faudrait pourtant en finir avec cette situation intolérable. Chaque peuple a le droit de se défendre comme il peut chez lui. La prime, telle qu'elle est pratiquée en Allemagne et ailleurs est une véritable et directe attaque contre l'industrie similaire étrangère, chez elle ; le gouvernement a tort de ne pas riposter de la même façon et par les mêmes avenues.

Chez l'épicier :

—Vous avez mangé des pruneaux ; voici un noyau par terre :

—Oh ! alors, ce n'est pas moi, patron ; je les avale toujours !

Entre un gentilhomme-fermier et son domestique :

—Baptiste, au lieu du médecin, vous m'amenez le vétérinaire !

—Monsieur se plaignait d'avoir une fièvre de cheval.

ALBERT, ROI DE SAXE.

Le portrait en tête de ces lignes est celui du roi de Saxe, fils aîné du roi Jean.

Albert reçut une éducation très soignée sous la direction du savant historien Fr. Alb de Langenn. C'est pour l'art militaire qu'il montra de l'aptitude, art qui lui fut enseigné par le lieut-général saxon de Mangoldt. A l'âge de quinze ans, il recevait le grade de lieutenant dans l'armée régulière.

Il suivit les cours scientifiques de l'Université de Bonn, et eut pour condisciple le prince royal Frédéric-Guillaume de Prusse.

Lorsque les mouvements révolutionnaires éclatèrent, il quitta l'Université pour prendre part avec les troupes saxonnes à la guerre contre le Danemark. A la fin de la campagne, il était décoré de plusieurs ordres militaires.

Il a épousé Caroline, fille du Prince Vasa de Suède.

C'est à la mort de son père, le 29 octobre 1873, qu'il monta sur le trône de Saxe. Son frère George lui succèdera.

Les Incendies de Théâtre.

M. Paul Grehard se livre, dans le *Scientific American*, à une étude intéressante sur les incendies de théâtre et les moyens à employer pour les empêcher.

Il résulte de cette étude, qu'il y a deux périodes, dans l'existence des théâtres, durant lesquelles ils sont plus exposés aux dangers d'incendie : la première part de l'époque de la construction, et s'étend au cinq premières années, la deuxième période est celle comprise entre la 40e et la 50e année d'existence des bâtiments. L'aggravation du danger pendant la première période peut s'expliquer par l'inexpérience du personnel et par l'imperfection des installations préventives qui se complètent au fur et à mesure. Pour la seconde période. M. Gerhard explique l'augmentation des risques par l'usure de ces mêmes installations et par le sentiment exagéré de sécurité qui finit par régner parmi le personnel.

Depuis le milieu du siècle dernier, la moyenne annuelle des théâtres détruits par l'incendie a été de 19 ; en 1881 le chiffre n'atteint 28 ; elle est au contraire tombée à 7 en 1886.

Sur 289 incendies de théâtres, 56 se sont produits pendant le jour (19, 4 p. 100) ; 15 théâtres ont brûlé une heure avant la représentation (5,2 p. 100) ; 36 durant la représentation (12,4 p. 100) ; 69 dans les deux heures après la fin de la représentation (23,9 p. 100) ; et 113 on 39,1 p. 100 durant la nuit.

On sait quelles conséquences terribles ont les incendies qui éclatent au cours des représentations. De 1876 à 1888, six grands incendies de théâtres ont fait près de 1500 victimes, ce sont les désastres de Brooklyn (Conway's Theater—5 décembre 1876—283 victimes) ; Nice (Théâtre municipal—23 mars 1881—150 à 200 victimes) ; Vienne (Ring Theater, 8 décembre 1881 -450 victimes) ; Paris (Opéra-Comique—25 mai 1887—110 victimes) ; Exeter (Angleterre) (Exeter Theater—5 septembre 1887—166 à 200 victimes) ; Oporto (Portugal)—31 mars 1888—240 victimes).

LA CHIROMANCIE.

Entre les diverses sciences plus ou moins occultes, la chiromancie est sans doute, avec la graphologie, une des plus exactes, une de celles dont on est en droit d'espérer un certain nombre de résultats sérieux. La chiromancie est jadis pour grand maître le célèbre Desbarolles, l'ami d'Alexandre Dumas père, mort octogénaire voici une dizaine d'années, et auteur d'un ouvrage, aussi curieux qu'indigeste et confus, intitulé les *Mystères de la main*. Aujourd'hui, dans le dernier numéro de la *Revue encyclopédique*, M. Julien Leclercq reprend la tradition des études chiromanciennes, et il publie, avec une série d'observations photographiques, un des plus intéressants articles qui soient sur cette matière. Les mains de MM. Berthelot, Alexandre Dumas fils, Emile Zola, François Coppée, Puvis de Chavannes, Auguste Rodin, de Gyp, de Mlle Réjane et de Mme Roger-Miclos, sont assurément de remarquables sujets d'expérience. M. Julien Leclercq en a fait portraiturer la paume, et, des lignes qui s'y entrecroisent, il tire une foule de conclusions savantes. Quiconque ne possède sur ces questions aucune espèce de compétence doit bien se garder de discuter les affirmations de l'auteur. Un point cependant doit être noté dans son travail ; c'est la modération qu'il apporte à exposer ses principes : il se garde de présenter la chiromancie comme une science absolue et mathématique ; il ne garant taucunement la certitude des résultats qu'elle fournit. A son sens, elle donne simplement des indications sérieuses et précieuses, très souvent précises. Ainsi envisagée, il faut croire, en effet, qu'elle mérite beaucoup mieux que la réputation que lui ont value les pratiques d'une foule de charlatans.

Voyageurs arrivés à l'Hôtel Grunewald.

Mme E Lawer, J O Brown, New York ; J Brumaugh, St-Louis ; M E Gregg et femme, Washington, D C ; V A Geddard, Saginaw, Mich ; D B Musselman et femme, Louisville, Ky ; F W Hall, Philadelphie ; R T Allison, New York ; W H H Hoover, St-Louis ; Al Berger et femme, Cincinnati ; A W Masters, Chicago ; R Link, NY ; Geo Enger, Milwaukee ; Mme S P McConnell, Ill ; B F Martindale, Patterson Lne ; W L Nichols, Newark, N J ; E A Howe, James Surniens, W N Ross, New York ; R B Anderson, Cleveland, O ; Mlle Roma, F Fanculil, J M Blankenship, U S Marine Band, Washington, D C ; W C Rukman, Wisconsin ; C F Bates, Cedar Rapids, Ia ; L C Fredericks, A W Vilas, A M Vilas Chicago ; S J Lockett, Yazoo City ; Dr Carl Von Ruoge, Ashville, N C ; M C Stribbling, St Louis ; J B Gill et femme, Springfield, O ; W T Thackery, J P Neoville, Chicago.

DEPECHES

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

Arrestation en masse des Anarchistes Italiens.

Presse Associée du Sud.

Rome, 12 avril—A l'approche des démonstrations du premier de mai, le gouvernement a ordonné l'arrestation de tous les Socialistes et Anarchistes dont les noms sont portés sur les registres de la police et considérés d'un caractère dangereux.

Le choléra aux Iles Pescadores.

Presse Associée du Sud.

Londres, 12 avril—Une dépêche des îles Pescadores au *Central News*, datée du 6 avril, dit que le choléra règne à Makung. Cinq cent quarante-sept cas sont déclarés, dont vingt-huit nouveaux. Trente-quatre malades sont morts.

Conflit entre la Chambre des Députés et le Sénat Français.

Presse Associée du Sud.

Paris, 12 avril.—Le Sénat a voté aujourd'hui le budget. Les députés ont ensuite rejeté tous les amendements apportés par le Sénat.

Cette dernière assemblée a tenu une seconde séance à neuf heures et s'est ajournée jusqu'à demain.

La Chambre des Députés a fait de même à une heure du matin.

Au Chitral.

Presse Associée du Sud.

Londres, 12 avril—Le comte d'Elgin, vice-roi des Indes, télégraphie de Calcutta que les dernières nouvelles reçues au sujet de l'expédition Anglaise dans le Chitral, indiquent qu'Umra Khan abandonne la partie, et qu'aucune bataille sérieuse n'aura lieu.

Des dépêches datées d'Aladandys, et reçues aujourd'hui à Calcutta, annoncent qu'Umra Khan s'est enfui à Asmer, sur la rivière Chitral. Il n'est accompagné que de quelques partisans, et son but est évidemment de mettre une distance sûre entre lui et les forces Britanniques qui s'avancent. Il tient toujours comme otages les lieutenants Fowler et Edwards. Les Anglais continueront la poursuite aussi activement que possible.

Les Swatis ont été soumis.

Le Couronnement du Tsar.

Presse Associée du Sud.

St. Pétersbourg, 12 avril,—Le Tsar a décidé que la cérémonie de son couronnement aurait lieu à Moscou au mois d'août prochain.

Nouvelles Américaines.

Victoire des Insurgés.

Presse Associée du Sud.

Tampa, Floride, 12 avril.—Les passagers arrivés la nuit dernière par le steamer *Mascotte*, de la Havane, rapporte que vers le vingt-cinq mars, les insurgés ont attaqué et pris la ville de Jiguana, une cité de 10 000 habitants, dans la partie ouest de l'île de Cuba.

Le 3 avril, les troupes Espagnoles ont tenté de reprendre la place, mais ils ont été repoussés trois fois par les insurgés et ont finalement batto en retraite, laissant 45 morts sur le champ de bataille. Les cubains ont eu 15 tués et 30 blessés. La bataille a duré trois heures.

Jiguana est située près de Santiago, dans la province du même nom.

Le capitaine du schooner arrivé près Baracoa n'a pas été tué par des flibustiers comme l'ont rapporté les journaux espagnols. Deux matelots du schooner, sujets Anglais, qui sont en prison à Santiago, disent être en mesure de prouver que le capitaine a été tué par un officier de marine espagnol, furieux de le voir réussir à débarquer.

Le colonel Rabi, qui commandait l'expédition, dit que le meurtre du capitaine du schooner n'est pas l'œuvre des insurgés.

Le général José M. Aguirre, en prison à la Havane, est un citoyen Américain ; il a servi la cause des rebelles lors de la dernière révolution. Son neveu est arrivé la nuit dernière pour accompagner son frère à Washington et intercéder pour son oncle.

La procession habituelle catholique du Vendredi Saint, à la Havane, a été défendue par le gouvernement.

La Paix entre la Chine et le Japon.

Presse Associée du Sud.

Washington, 12 avril.—Des avis officiels reçus du Japon indiquent qu'une entente a eu lieu entre les plénipotentiaires Chinois et Japonnais ; la nouvelle de la conclusion définitive de la paix peut être attendue.

Les termes n'en sont pas encore connus, mais il est compris qu'en réponse aux demandes urgentes de la Chine pour la diminution des exigences proposées, les plénipotentiaires Japonais ont fait d'importantes concessions.

Sir Edward Grey est dans l'Erreur.

Presse Associée du Sud.

Ottawa, 12 avril—Une dépêche rapporte que Sir Edward Grey a déclaré à la Chambre des Communes qu'le gouvernement impérial n'a reçu aucune demande au sujet de l'avance de l'indemnité allouée aux Canadiens par le tribunal d'arbitrage de Paris, en attendant le règlement par les Etats-Unis.

Les fonctionnaires déclarent que si Sir Edward Grey a réellement dit ce qui est rapporté, il est mal informé, car la demande des chasseurs de phoques de la Colombie Britannique a été transmise par cable au gouvernement Anglais le 18 mars ; quelques jours après, leur pétition partait par la poste en Angleterre.

Aucune réponse officielle n'a été reçue jusqu'aujourd'hui.

Les Nouvelles de Paix à Washington.

Presse Associée du Sud.

Washington, 12 avril—Grande a été la satisfaction à Washington, à la nouvelle de la conclusion pratique de la paix entre la Chine et le Japon, huit jours avant la fin de l'armistice. Autant qu'on peut savoir, le traité formel n'a pas encore été signé et ne le sera probablement pas avant demain.

Il est possible, toutefois, que Li Hung Chang présente quelque objection au dernier moment, et que la signature soit retardée. Cette circonstance n'est regardée que comme une possibilité et non comme une probabilité, attendu que les plénipotentiaires ont employé quinze à travailler, et qu'ils ne sont arrivés à une conclusion qu'après un examen minutieux et une considération complète.

On croit que parmi les concessions faites par le Japon, se trouve une diminution de l'indemnité, et que c'est le principal compromis.

Lorsque Li Hung Chang aura apposé sa signature, la paix sera formellement proclamée.

Le vice-roi chinois est arrivé à Shimonoseki revêtu de pleins pouvoirs, et, en conséquence, toute action de sa part est définitive.

La Proclamation de l'indépendance de Cuba n'est qu'une rumeur.

Presse Associée du Sud.

La Havane, 12 avril.—Les rebelles ont fait annoncer dans les Etats-Unis que les chefs insurgés devaient se réunir à Guantanamo, dans la province de Puerto Principe, le 10 avril, pour formellement déclarer l'indépendance ; c'est faux.

Aucune convention de ce genre n'a été tenue, et les cercles les mieux informés n'ont pas connaissance d'une réunion dans ce but. Les rapports ne sont évidemment autre chose qu'une rumeur.

Craintes de Troubles dans l'Iowa.

Presse Associée du